

Paris, le 2 mars 1958

Cher Gastone, Cher Achille,

Votre lettre vient d'arriver. Et je dois vous dire qu'elle me fait un très grand plaisir, quoiqu'elle m'apporte la confirmation très triste de toutes mes craintes. Mais, avant toutes choses, je voudrais que vous soyez sûrs, mes chers amis, que notre amitié pour vous reste absolument entière, inchangée, intacte. Il ne faut pas que vous soyez désespérés. Surtout pas. Ici, personne ne vous en voudra, même si l'exposition se soldait par un échec définitif. J'ai tenu tous les amis au courant de l'évolution de la situation d'une manière très précise, de manière à atténuer leur déception si rien ne s'arrangeait. Et tous ont préféré renoncer à l'exposition plutôt que de la faire dans des conditions telles qu'elle risque de ne nous apporter que des ennuis. D'autre part, dès que j'ai vu quelle tournure prenaient les choses, je me suis dépêché de voir quelles autres possibilités de manifestation s'offraient à nous. Vous connaissiez mon intention de faire quelque chose à Paris cet automne; maintenant, ce n'est plus une intention, mais une certitude; j'ai la galerie, il y aura la place pour au moins soixante tableaux, et bien entendu, je vous invite tous les deux. Je ne sais pas encore s'il y aura un ou deux tableaux par peintre, mais je vous donnerai toutes précisions très bientôt. Et Paris, c'est aussi important pour nous tous. Il y aura un beau numéro de "Phases" à cette occasion, et c'est bien pour cela que je ne pouvais me permettre de gaspiller de l'argent pour une affaire vaine comme l'est devenu notre projet par la faute de Madame Bucarelli. Dans deux ou trois semaines, je pense connaître la date définitive de l'exposition, à une semaine près bien entendu, et je vous tiendrai au courant, en même temps que les amis milonais.

Je tiens à vous répéter que je ne vous fais aucun reproche grave; vous avez été un peu trop confiants, mais c'est naturel, car c'est au fond votre première expérience importante dans le domaine d'une activité globale, sur le plan de l'organisation d'une exposition internationale. Mais sachez que rien n'est jamais totalement perdu. En remettant l'ouvrage sur le métier, nous pourrions peut-être, un peu plus tard, en venir à bout. D'une manière ou d'une autre. Mais surtout, vous devez regarder l'avenir, et l'avenir c'est votre revue, cette "Expérience Moderne" qui, telle qu'elle est, est une des meilleures, une

des moins confusionnelles de toutes les revues ayant vu le jour depuis vingt ans. Vous ne devez donc pas vous alarmer de cet échec, mais au contraire continuer votre activité avec une vigueur accrue; vous savez que vous pouvez compter sur mon aide; et vous pouvez avoir la certitude que notre collaboration trouvera encore bien des occasions heureuses de s'exprimer, avec numéro commun ou sans. Ce qui compte, là aussi, ce n'est pas tellement de faire un numéro commun, mais plutôt de travailler toujours en commun. Et puis, ce numéro commun, pour avoir été retardé, n'en sera sans doute, lorsque nous le ferons enfin, que meilleur. Car, tout compte fait, je pense que cette exposition "Phases de l'Expérience Moderne", nous aurons peut-être bien tout de même le plaisir de la contempler un jour.

Soyez en sûrs, si nous restons fermes sur nos positions, elle finira bien par se faire. A Palma de se débrouiller pour: 1° trouver une autre date; 2° trouver les 200.000 livres qui lui manquent encore. C'est déjà formidable que vous ayez trouvé de tels apports. Mais pourquoi ne m'avoir rien dit de ces efforts ?

Palma Bucarelli a manqué de franchise. Si son budget n'était pas assez solide pour supporter les frais d'une telle exposition, elle aurait dû nous en faire part dès le début, au lieu de nous endormir comme elle l'a fait. Mais, en aucun cas, les artistes ne doivent combler, de leur poche, le déficit des musées. Ce serait immoral. Si nous acceptions de payer les frais, nous aurions l'air d'avoir acheté le droit d'exposer dans ledit musée, et cela nous ferait, par la suite, le plus grand tort. Croyez moi, il vaudrait encore mieux que l'exposition ne se fasse pas, plutôt que dans de telles conditions. Refuser de faire une exposition dont les conditions ne sont pas acceptables, ce n'est pas un échec. Et si Madame Bucarelli ne peut trouver l'argent nécessaire au paiement du reste des frais d'une telle exposition, tant pis pour elle et tant pis pour le musée. J'attends, sans trop d'illusions d'ailleurs, sa lettre. Mais un peintre italien (d'une autre génération), très connu d'ailleurs et qui vit à Paris depuis longtemps me disait l'autre jour qu'elle adorait se faire prier. C'est ennuyeux, car elle ne doit pas compter sur moi pour cela.

Donc, je ne vous fait aucun reproche, et personne ne vous en fait ici. Et je suis sûr qu'il en sera de même en Italie. A ce propos, je pense qu'il serait bon que vous écriviez une petite lettre à Scamavino, Dova, Baj, Dangelo et Fontana pour les tenir au courant de nos difficultés avec la Galleria; je l'ai déjà fait en mon nom personnel, mais je pense qu'une lettre écrite dans votre langue maternelle commune leur ferait plaisir. Dites leur que les amis d'ici ne sont pas du tout fâchés. Et puis, si rien ne s'arrange, on tâchera de trouver le moyen de prendre une revanche d'une autre manière. Pourquoi ne ferait-on pas une exposition

italienne en France ? Une exposition qui ne serait pas une exposition officielle vaine et sans grand intérêt comme on risque d'en voir une un de ces jours, mais une manifestation vraiment d'avant garde, faites par nous ? L'argent que vous avez trouvé pourrait servir à payer les frais de transport, et l'éditeur Lorenzo del Turco accepterait certainement de remplacer le catalogue de "Fasi etc..." par le catalogue de cette exposition...

Cher Gastone, j'ai bien reçu ton magnifique livre; je t'en reparlerai plus longuement dans une lettre ultérieure; merci de tout coeur, c'est vraiment très réussi. Et merci aussi, Achille, pour l'invitation de ton exposition chez Cardazzo; je te souhaite beaucoup de succès.

Bien à vous,

JAGUER.

(et Simone)

PHAS
SE Archives Édouard et Simone Jaguer